

PAPA EST EN VOYAGE D'AFFAIRES

UN FILM D'EMIR KUSTURICA



Yougoslavie • 1985 • 2h16 • Couleur • VOSTF • Version restaurée

Sarajevo. Juin 1950, peu après la rupture Tito-Staline qui crée des tensions dans la société yougoslave. Meša, volage mais attaché à sa famille et amoureux de sa femme Sena, est dénoncé pour une plaisanterie par une maîtresse délaissée et envoyé par son propre beau-frère en camp de travail. Pour les protéger, Sena dit à leurs enfants que Papa est en voyage d'affaires. Alors que son frère passe son temps au cinéma, Malik, le plus jeune, se réfugie dans le somnambulisme tandis que toute la famille vit dans l'incertitude... À défaut de retour, une visite sur "son lieu de travail" est bientôt possible...

« DE LA FOUQUE, DE LA SENSUALITÉ, DE LA TENDRESSE. » « ÉMOUVANT, HILARANT, RÉUSSI. »
LE CANARD ENCHAÎNÉ LIBÉRATION

« UNE CRITIQUE SOCIALE IMPERTINENTE, SÉDUISANTE PAR SA LIBERTÉ. » LA CROIX

« UNE CHRONIQUE FAMILIALE MAGNIFIQUE, ENTRE COMÉDIE ITALIENNE ET RÉALISME MAGIQUE. »
LE NOUVEL OBS



2^{ème} long-métrage d'Emir Kusturica, 1^{ère} Palme d'or en 1985 à 32 ans.



Pavle Vujisić



Davor Dujmović



Mirjana Karanović
Miki Manojlović



Moreno de Bartolli



Mustafa Nadarević

TU N'AS RIEN VU À SARAJEVO

Palme d'or inattendue au dernier Festival de Cannes, *Papa est en voyage d'affaires* d'Emir Kusturica sort aujourd'hui. Il s'en est passé de drôles en Yougoslavie au moment du divorce Tito-Staline ! Un coin de ce tableau cruel est joliment éclairé.

Le film finit là où il a commencé : au pied d'un tilleul. Malik, le petit garçon somnambule dont le père était en voyage d'affaires, s'avance seul dans la campagne bosniaque. L'arbre, les champs, les montagnes se font petites devant l'enfant en lévitation et son corps en transparence. Chaussé de bottes de sept lieues, il va de l'avant en attendant le générique de fin. Il a fait le plein des premiers éveils, il a huit ans, il est tout rond et il comprendra bientôt le sens politique de l'expression « voyage d'affaires ». Son corps d'enfant emplit l'écran. Sans enfant pour « faire écran » - c'est-à-dire pour permettre et pour empêcher de voir - comment s'y prendrait-on, à l'Est, pour raconter trente ans après ces histoires mal enfouies ? Celle des deux pères Joseph (Tito et Staline), celle du bon Meša et du méchant Zijo, celle du petit Malik et de la petite Masha, celle enfin de l'équipe yougoslave de football qui, le 22 juillet 1952, fut symbolique au point de battre l'équipe soviétique par trois buts à un ? Sans la candeur d'un enfant, comment s'y retrouver dans la vie raturée des parents, dans la vie ratée des hommes et dans la vie raturée des femmes ? Sans regard qui s'ouvre au monde (et aux festivals de cinéma, cette partie du monde), comment rouvrir les pages les moins lues d'un passé encore proche ?

Il y a, chez les cinéastes de l'Est, un vrai savoir-faire et un grand talent dans ce détour obligé par l'enfance. L'enfance n'est pas seulement touchante, elle est commode comme une ruse de scénario. Gage d'une humanité toujours recommençante, l'enfant regarde sans les comprendre les vieilles plaies adultes. Nous le regardons les regarder mais nous, nous comprenons. Nous comprenons, même que nous ne faisons que survoler - nous aussi - le sujet.

Pour son second film (palmé d'or à Cannes, le premier - *Te Souviens-tu de Dolly Bell* ? - avait déjà été lionné à Venise), Emir Kusturica, 32 ans, n'a pas manqué de culot. L'action se situe à Sarajevo, en 1952, au moment où Tito, las d'être condamné par Staline (depuis le 28 juin 1948), décide de divorcer du grand frère soviétique. Celui-ci avait sous-estimé la détermination d'un peuple qui ne l'avait pas attendu pour lutter (héroïquement) contre les nazis. Des 400 000 membres du PC yougoslave, seulement 12 000, nous dit-on, restèrent « staliniens ». Ils furent emprisonnés et envoyés en « voyage d'affaires », c'est-à-dire dans des camps de travail forcé.

Parmi eux, Kusturica et son scénariste Abdulah Sidran imaginent qu'il y a Meša, le papa de Malik. Sauf que - encore une ruse du scénario - Meša ne fait pas de politique et qu'il se contente d'être un communiste dévoué et un homme normal (c'est-à-dire aimant sa famille et porté sur les femmes). Meša ne doit qu'à la jalousie de son beau-frère Zijo (un faible à l'œil hagard qui abuse de son mini-pouvoir de membre du Parti) de se trouver arrêté et séparé des siens, le jour même de la circoncision de ses enfants, rite



islamique qui perdure dans cette famille athée. Le fond de la jalousie est sexuel : Zijo convoite Ankica, la maîtresse de Meša, une aviatrice-gymnaste plutôt aguichante. Tout cela, on le voit, « ne pisse » pas très loin mais permet de deviner ce qui serait arrivé à Meša si, dans un scénario moins rusé et sans doute incontournable, il avait été réellement un opposant au régime. Meša est finalement muté à Zvornik, dans une centrale hydraulique et sa famille vient vivoter difficilement auprès de lui, dans un paysage aussi humide que désolé. Tout, pourtant, finira « bien ».

Les cinéastes yougoslaves - c'est leur force - ont toujours appelé un chat un chat. Ils sont drôles, crus et, comme on dit à tort, assez « latins ». Kusturica est bien l'un d'eux. Le cinéma yougoslave oscille en général entre deux tentations : celle de l'esthétisme-ému (versant Aleksandar Petrović) et le naturalisme-petites touches (versant Makavejev première manière). Kusturica oscille aussi, avec une nette préférence (et des dons réels), pour la seconde. En fait, le traitement esthétique des paysages et le traitement naturaliste des gens sont deux façons différentes de contourner un même interdit : s'en tenir à un personnage, un seul, un adulte, et ne raconter que son histoire. Kusturica affirme ne pas aimer *L'Homme de marbre* de Wajda, qu'il trouve télévisuel et sans émotion. Normal, puisque là où Wajda commence à désengluier les personnages les uns des autres, Kusturica, moins novateur que son aîné, continue à décrire des situations où les personnages sont « les uns sur les autres » et ceci dans tous les sens du terme. *Papa est en voyage d'affaires* est un festival de bourrades, de coups, d'embrassades et d'étreintes derrière lesquelles on ne peut que deviner le non-dit de la rancune, du ressentiment et de la vengeance, ce plat froid.

Pourquoi poursuivre ? N'oscillons-nous pas, nous aussi, face aux films venus de l'ex-froid ? D'un côté, nous leur demanderons toujours de dire plus que ce qu'ils peuvent dire. De l'autre, nous serons toujours ravis d'avoir vu, grâce à eux, ce que nous ne connaissions que par oui-dire ou par oui-lire. C'est ce qui se passe lorsque « dire » et (donner à) « voir » sont trop éloignés l'un de l'autre. Lorsque, dans la connaissance d'une réalité (la Yougoslavie de 1952, par exemple) l'image vient bonne dernière. On est content qu'elle soit enfin là mais on lui en veut un peu d'être restée si longtemps improbable. D'autant qu'elle nous arrive, en 1985, dans la forme de 1952, dans la forme la plus avancée du cinéma mondial en 1952, c'est-à-dire dans la forme « italienne ».

Papa est en voyage d'affaires, en un sens, appartient à la strate italienne de l'histoire du cinéma. Familère absolument, cette histoire de famille. Drôle immédiatement, cette promiscuité distante avec les personnages. Émouvante d'emblée, ce gamin qui regarde le monde des grands. Nous connaissons tout cela, en gros. Seul le détail nous change. Comme si, au tournant des années 50, les Italiens, dans l'après-coup du néoréalisme, avaient inventé une fois pour toutes une certaine façon de faire des films. Une façon universelle que rencontreraient sur leur chemin tous les cinéastes des pays qui se battraient avec le fantôme mal liquidé de leurs années cinquante.

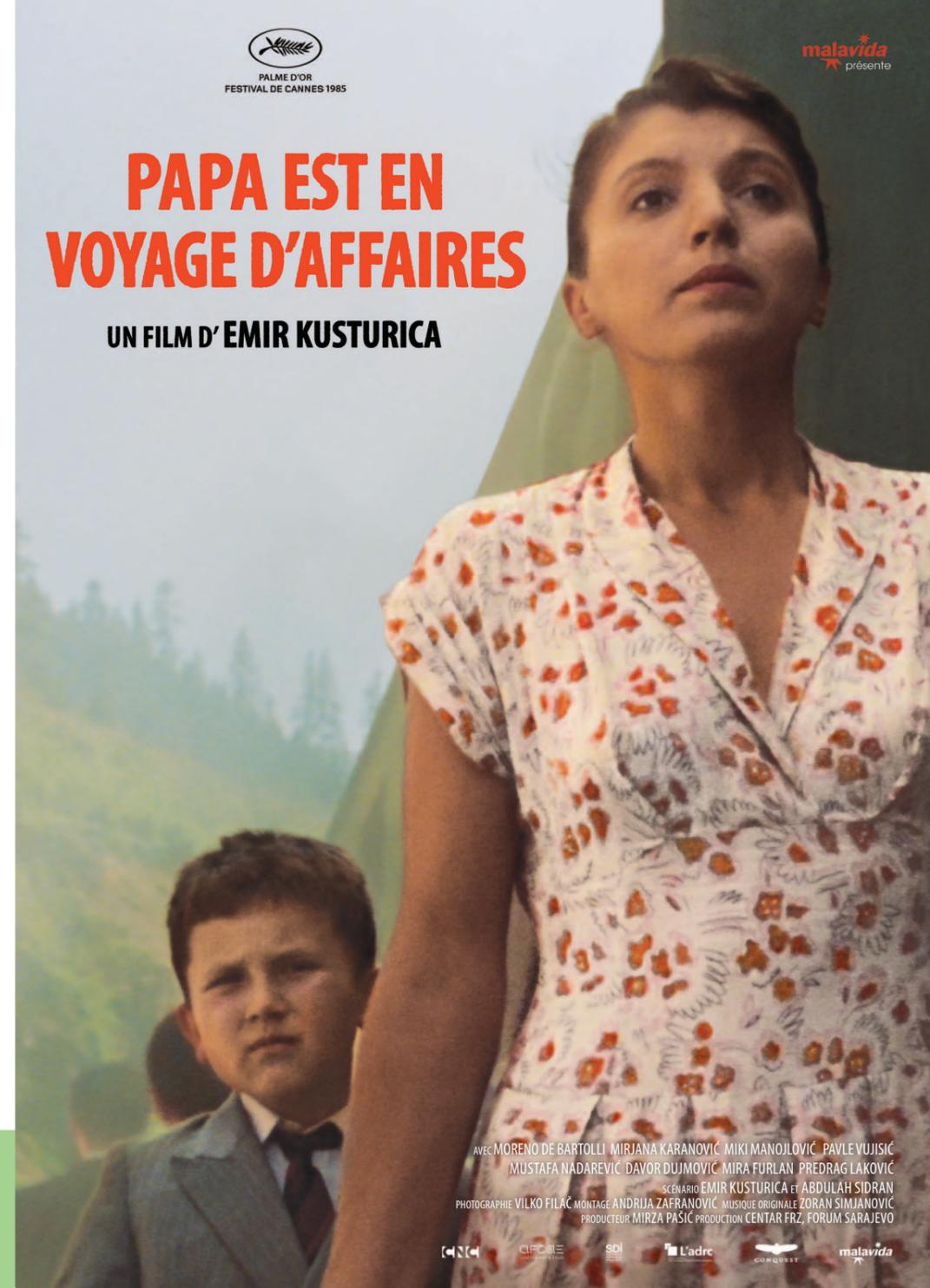
Serge Daney, paru dans *Libération* du mercredi 16 octobre 1985

Le film *Papa est en voyage d'affaires* est disponible en Version Audio Sous-Titrée (VAST), proposée par l'association **Tout en Parlant**, sous-titres lus par Samuel Churin. La VAST permet d'entendre les sous-titres de films étrangers lus par un acteur ou une actrice. Ce dispositif destiné aux personnes malvoyantes, dyslexiques, ou gênées par une lecture rapide, est disponible dans toutes les salles à toutes les séances avec une application (MovieReading) à télécharger sur votre smartphone.



PAPA EST EN VOYAGE D'AFFAIRES

UN FILM D'EMIR KUSTURICA



Avec MORENO DE BARTOLLI MIRJANA KARANOVIĆ MIKI MANOJLOVIĆ PAVLE VUJISIĆ
MUSTAFA NADAREVIĆ DAVOR DUJMOVIĆ MIRA FURLAN PREDRAG LAKOVIĆ
SCÉNARIO EMIR KUSTURICA ET ABDULAH SIDRAN
PHOTOGRAPHIE VILKO FILAČ MONTAGE ANDRIJA ZAFRANOVIĆ MUSIQUE ORIGINALE ZORAN SIMJANOVIĆ
PRODUCTEUR MIRZA PAŠIĆ PRODUCTION CENTAR FRZ, FORUM SARAJEVO



LA RUPTURE TITO-STALINE

Papa est en voyage d'affaires se déroule entre l'été 1950 et l'été 1952. Le point de départ est la publication dans la presse d'une caricature de Marx travaillant devant l'effigie de Staline, le point d'orgue le match de football Yougoslavie-Union soviétique (score 3:1).

Pour comprendre ces deux faits, il faut évoquer le 28 juin 1948. C'est le jour où Staline condamne officiellement la Yougoslavie. À ces anciens amis, à ceux que jusque-là il présentait fièrement dans le monde entier comme ses meilleurs émules, il n'offre que la possibilité de se soumettre. Sièlent certaines rumeurs, dont les détails n'ont jamais été connus, des complots contre la vie de Tito avaient été découverts. Pourtant Tito et les siens faisaient, au début, des efforts pour démontrer qu'ils étaient restés dans la ligne, et qu'ils étaient injustement condamnés. Une des raisons de cette excommunication était leur ardeur, le succès même de leur libération nationale. Cette libération nationale, cette Résistance yougoslave, fut une véritable guerre prolétarienne et paysanne, dont il n'y a pas d'exemple dans l'Europe du XX^{ème} siècle.

Ceci, Staline ne pouvait pas le tolérer. Et tout d'abord, la candide envie yougoslave d'avoir avec l'URSS des rapports d'égalité. Voulaient imposer ses ordres, il perdra l'amitié des Yougoslaves : toute la Yougoslavie, comme un seul homme, communistes et non-communistes réunis, sautèrent de joie le 22 juillet 1952 lorsque le score 3:1 en faveur de l'équipe yougoslave aux Jeux Olympiques fut définitif. C'est que Staline s'était trompé sur la façon de parler à ces hommes, fiers d'avoir vaincu seuls trois ans plus tôt les nazis. Ces nazis qui, dans la mémoire collective, s'ajoutaient à tous ceux, très nombreux qui avaient envahi ces régions aux cours des siècles. En plus, pendant la guerre, les Partisans avaient su proposer au pays entier des objectifs clairs, objectifs sociaux restés insatisfaits depuis des siècles.

Mais la grosse erreur de Staline fut le choix de la date : 28 juin. Dans la mémoire collective, cela coïncidait avec une autre condamnation, celle de la Serbie par l'Autriche-Hongrie : 28 juin 1914.

Staline perdra l'amitié des Yougoslaves comme l'Autriche-Hongrie avait perdu celle de la Serbie. L'aide la plus efficace vint de la France, des intellectuels de gauche non-staliniens : Clara Malraux, Claude Bourdet, Jean Cassou, Claude Aveline, Edith Thomas, François Fejtő, Jean Duvignaud... qui s'empressèrent d'informer l'opinion mondiale de ce qu'ils avaient vu en Yougoslavie. La France était là, comme en 1914.

Jusqu'à l'automne 1949, les choses ne s'envenimèrent pas trop. Staline attendait que les « forces saines » fassent tomber la direction yougoslave. Les accusations soviétiques furent imprimées in extenso dans les journaux yougoslaves et discutées devant toutes les organisations de masse.

À l'automne 1949, de la Hongrie, de la Bulgarie, de la Roumanie, de l'Albanie, les agents soviétiques s'infiltrèrent en Yougoslavie. Ces quatre pays, obéissant aux ordres de Staline, résilièrent tous leurs contrats avec la Yougoslavie, même ceux des P.T.T. Tout commerce cessait. Alors la Yougoslavie, comme la Serbie au début du siècle, fut obligée de changer de partenaires commerciaux. Les trois pays limitrophes qui, après avoir secondé Hitler dans la destruction de l'économie yougoslave, devaient payer des réparations, suspendirent leurs versements. Les Soviétiques occupaient encore la partie de l'Autriche où passaient les trains internationaux reliant la Yougoslavie à l'Occident et au monde. La Grèce et l'Italie, passages potentiels, étaient alors hostiles, à cause de l'aide aux partisans grecs et à cause de Trieste. La Yougoslavie allait être asphyxiée... Un certain nombre de Yougoslaves et souvent même de grands romantiques sincères ne voulurent pas se déclarer contre Staline. 12 000 sur 400 000 membres du PC yougoslave se déclarèrent pro-soviétiques.

Le système défensif yougoslave, calqué sur celui de l'URSS, mais resté indépendant par rapport à celui-ci n'eut pas le temps ou la volonté de convaincre, de persuader par la non-violence, les pro-soviétiques. Ces 12 000 furent emprisonnés et souvent amenés sur l'« Île Nue » (Goli Otok). À ceux qui avaient opté pour Staline, il faut ajouter des cas comme celui de Meša dans *Papa est en voyage d'affaires*. Sur le plan politique, il était parfaitement sincère, mais on les confondit avec les vrais staliniens ou ceux qui, pour des motifs contraires aux intérêts de la Yougoslavie, voulaient faire tomber leur pays dans le panier soviétique.

Dejan Bogdanović,

Alors directeur-adjoint du Centre d'Etudes Balkaniques de Paris de l'université Paris III Sorbonne Nouvelle

© Dossier de presse, Gerick Films et Gaumont (1985). TDR

de ne définir que notre propre personne. Assez peu nombreuses, du fait qu'il n'y a pas toujours dans le besoin matériel et les difficultés qu'éprouvent les personnages du film une place très large pour l'introspection, les scènes renvoyant à un sentiment d'intériorité acquièrent une force accrue, ainsi de la mort de la petite fille. Elles ne se trouvent pas pour autant isolées au sein du film, car elles imprègnent toute la narration. Ce regard porté sur les choses par un enfant (Malik, le personnage central de six ans, puis de dix ans) sert et même constitue l'unité du film : il dénoue le paradoxe qui pourrait exister entre une vision attendrie et une vision détachée des autres personnages, et leur histoire s'en trouve du coup partiellement dédramatisée.



Eric Derobert, paru dans *Positif* n°296 octobre 1985

(1) Il faut rappeler qu'outre le fait que le football a toujours été un sport extrêmement populaire en Yougoslavie, ce pays possédait, à l'époque décrite par le film une assez forte équipe, qui fut trois fois consécutivement (1948, 1952, 1956) finaliste battue aux Jeux olympiques avant de l'emporter enfin en 1960, et qui a participé à toutes les phases de la coupe du Monde de l'après-guerre jusqu'en 1962.



Il le dénoue par une espèce de naïveté - quelquefois feinte - qui traverse le film. Deux couples, un frère et une sœur, l'époux de la sœur a pour maîtresse la femme convoité par le frère : le quatuor des adultes ne joue jamais là que la partition classique de l'homme jaloux qui cherche à se venger, et les trajectoires des personnages y sont prévisibles. Toute l'originalité que l'on peut dégager d'une telle situation ne peut provenir que de l'angle sous lequel on la contemple. Or, aux yeux d'un enfant, le réel ne s'organise que petit à petit : des éléments épars sont d'abord juxtaposés de façon un peu obscure, jusqu'à ce que, confrontés à un nouvel élément faisant office de catalyseur, ils commencent à avoir un sens. Emir Kusturica utilise cette démarche, en affectant de construire son film sur des bases en apparence confuses, qui s'éclairent au fur et à mesure de la progression narrative. Ainsi de l'une des premières scènes, (la scène du train) qui, de prime abord anodine, définit en fait le centre de l'histoire (le frère jaloux), en détermine les conséquences (le père de Malik sera envoyé en camp de travail - on dira à ses enfants qu'il est en voyage d'affaires) et leur prétexte (une réflexion à propos d'un dessin satirique paru dans un journal).

Le film trouve tout doucement sa respiration, en alternant descriptions familiales et fêtes collectives, scènes impliquant les enfants et histoires d'amour, avec le souci de toujours insister sur l'envers de ce qui est montré. Les décors dans lesquels évoluent les personnages influencent leur comportement (par exemple les retrouvailles du père condamné et de la mère ont lieu dans une chambre délabrée et minuscule, de telle sorte que Malik n'a de cesse que de troubler leurs ébats amoureux). Lors des scènes de foule (fêtes, meetings), le cinéaste isole systématiquement ses personnages par des plans rapprochés, il n'y a pratiquement pas de plans généraux) et se divertit de ce qui se passe vraiment (des échanges de regards, un clin d'œil...) qui n'a que peu à voir avec les raisons officielles de ces rassemblements. Avec humour, le film est aussi ponctué par les retransmissions radiophoniques des matchs de football disputés par l'équipe de Yougoslavie', qui constituent l'un des ferments principaux de l'unité nationale. Cette retransmission d'un spectacle en principe collectif, n'est suivie qu'à une seule reprise dans des conditions qui se rapprochent de la réalité, lorsque, surpris par la pluie, les auditeurs sont contraints, de façon un peu ridicule, de se réfugier en rangs serrés ou sous un abri pour pouvoir continuer à écouter le reportage.



L'ENFANCE ET L'HISTOIRE

d'Eric Derobert

Il est à craindre, et donc à prévenir, que *Papa est en voyage d'affaires*, Palme d'or du Festival de Cannes, ne reçoive un accueil quelque peu déphasé en regard des démonstrations unanimistes (*Paris Texas* de Wim Wenders) ou des célébrations esthétiques (*La Ballade de Narayama* de Shohei Imamura) qui accompagnent habituellement ce type d'événement.

À cela, au moins deux raisons. D'une part, il faut bien établir le banal constat qui est fort rare qu'un film dit « de l'Est » obtienne un franc succès (le fait d'être yougoslave, donc assez marginal par rapport à la zone d'influence soviétique, ne constituant pas une « excuse » suffisante).

D'autre part, s'il a eu une vertu explicative immédiate, le rappel incessant, par les commentateurs, du rôle probable joué par Miloš Forman, président du jury, dans l'attribution de la Palme d'or au film yougoslave, risque d'induire une équivalence fautive entre la démarche actuelle d'Emir Kusturica et ce que fut, sous l'impulsion de Forman, mais aussi d'Ivan Passer, Věra Chytilová, Jiří Menzel ou, avant eux, Vojtěch Jasný, le cinéma tchèque des années soixante, cinéma critique annonciateur du Printemps de Prague, étendant son registre de la malice provocatrice à la tendresse empreinte de gravité. Le décalage entre l'attente ainsi créée et la réalité du film peut éventuellement déconcerter le spectateur et empêcher sa pleine adhésion - c'est d'ailleurs, avouons-le, ce qui nous est arrivé dans un premier temps.

C'est pourquoi il faut plus simplement aborder le film dans le contexte du cinéma yougoslave. Ce cinéma, ayant depuis longtemps fait montre d'une très grande liberté de ton, n'a pas à brandir son imperminence comme un étendard, n'a pas de rupture particulière à effectuer ni de larges espaces de liberté à conquérir (quoiqu'on puisse considérer qu'ils ne sont jamais assez grands), et rien ne laisse présager qu'il ait actuellement à assumer un quelconque rôle historique - encore que ce genre de pronostic court toujours le risque de se voir déborder par les faits.

La chronique est un genre assez familier au cinéma yougoslave (*L'Occupation en 36 images* de Lordan Zafranović, *Qui chante là-bas ?* de Slobodan Šijan - à mi-chemin, il est vrai, de la fable). Emir Kusturica qui l'avait déjà abordé dans son premier film (*Te souviens-tu de Dolly Bell ?*), y revient et l'approfondit en lui donnant une tonalité plus grave, abandonnant les souvenirs d'adolescence (les années d'apprentissage) pour les souvenirs d'enfance (les années de formation), il situe son action entre 1950 et 1954, c'est-à-dire peu de temps après la charnière historique « fondatrice » qui définit une nouvelle assise à la plupart des pays de la Seconde Guerre mondiale.

Cependant, si d'Histoire il sera question, tout commence, puis transite, par des images d'enfance. Les chansons de la première séquence évoquent d'emblée ces traces imprimées dans la mémoire de chacun, qui en nous enracinant dans une culture, nous donnent l'impression, en grande partie illusoire,